

situation de la photographie

MICHEL NURIDSANY

Sans être méconnue par la Biennale, la photo n'y était pas vraiment accueillie jusqu'ici en tant que telle. Et puis voilà que les choses changent. Comme au Salon des Indépendants qui, pour la première fois cette année, s'apercevant de son existence, lui réservait une place importante.

La Biennale a donc maintenant sa section à part. Et quelle section ! Tout ce que la jeune photo a de plus neuf, de plus vivant, de plus vrai est là : Bernard Faucon, Eva Klasson, Gloria Friedmann, Tom Drahos et aussi Sophie Calle, Sara Holt, d'autres encore... La photo, voilà ce que cela peut être quand elle accepte de sortir des limites étroites où, d'ordinaire, elle se tient confinée.

Mais ce n'est pas tout !

En Novembre de nombreux lieux culturels, des musées et même des mairies, dans tout Paris, vont exposer pêle-mêle Cartier-Bresson et Lollobrigida en passant par Atget, Kertész, Bill Brandt et l'avant-garde vue par Albert Champeaux. Ce sera le mois de la photo : la débauche en 27 expositions. En Janvier à l'ARC une importante manifestation, rassemblant les œuvres des principaux artistes utilisant la photographie, fera le point sur la question.

La photo jouit des faveurs de la mode, de celle des pouvoirs publics. Elle a ses festivals, ses collections, ses bourses, ses prix (richement dotés pour certains comme le prix Kodak de la critique). Ses clubs et même ses éditeurs spécialisés. La totalité des photographies de Jacques Henri Lartigue va être conservée au Grand Palais. Le musée du XIXème siècle à Orsay aura un vaste emplacement réservé à ce moyen d'expression entre autre artistique inventé, rappelons-le pour préciser les choses, en 1822, l'année où Beethoven écrivit sa sonate opus 111, au moment où Goethe concevait son *Traité des couleurs*. Pour la photo, donc, l'heure de gloire est arrivée. Mais dans tout cela, dans tout ce triomphalisme avec ces portes qui s'ouvrent un peu partout après tant d'années d'exclusion, qu'en est-il de la création ? Qu'en est-il de la recherche ? Qu'en est-il réellement de la situation de la photo ?

dépassés par le succès

C'est Agathe Gaillard, directrice de la meilleure galerie de photo à Paris qui analyse avec le plus de lucidité, selon moi, l'évolution du phénomène lorsqu'elle dit que ce qui a changé profondément, cette année, dans ce domaine, c'est le public. Ceux qui s'imaginent révolutionner l'art dès qu'ils décadrent un peu leurs images en seront pour leurs frais : il est vrai qu'en 1980 c'est là la seule évolution notable. Peu à peu le public découvre la photo, achète des tirages, fréquente les lieux où l'on expose Doisneau, Boubat, certes, mais aussi Boltanski, Le Gac ou Michael Snow.

Mais alors qu'il existe un ministre très favorable à la photo, M.Lecat, un public disposé à se passionner pour elle, alors que

la presse se fait de plus en plus abondamment l'écho des moindres manifestations photos, la création s'embrouille, marque le pas, ressasse les mêmes poncifs. Comme si les photographes, complètement dépassés par leur succès étaient incapables d'y faire face.

Dans cette situation exceptionnellement favorable, que nous ont montré en effet les expositions photos ? Pas grand chose si ce n'est quelques gloires du passé que nous connaissons mieux désormais. Le festival d'Arles s'est encore un peu plus écroulé cette année que l'année dernière et que les deux années précédentes et ne survit que parce qu'il est un exceptionnel lieu de rencontres. Et ne parlons pas de l'édition qui est loin d'avoir tenu ses promesses. Au début de l'année toutes les grandes maisons ou presque envisageaient de créer une collection de livres de photos. A la fin de la même année, seuls restent en piste les vétérans : les éditions du Chêne dirigées par Georges Herscher qui les a quittées voici quelques mois pour aller créer sa propre maison d'édition, *Contrejour* animé par Claude Nori et *Créatis* (qui est aussi et d'abord une superbe revue) dirigé par Albert Champeaux. En fait nos seuls vrais enthousiasmes nous les devons à des galeries de peintures qui ont exposé des artistes utilisant la photo : Sonnabend (Boltanski, Jan Groover, Boyd Webb), Bama (Leisgen, Tim Head), Durand-Dessert (Burgin), Nancy Gillespie (Hamish Fulton). On en vient à se demander si, la guerre étant trop sérieuse pour être laissée aux mains des généraux, le malheur de la photo n'est pas d'être laissée entre les mains des photographes... C'est là un paradoxe ? Sans doute. Mais comme tout paradoxe il contient largement sa part de vérité.

En effet, alors que des artistes comme Le Gac, Boltanski en France, Zaza en Italie, Dibbets en Hollande, Snow au Canada, Leisgen, Sieverding en Allemagne, Rainer en Autriche, Tim Head, Burgin en Angleterre, James Collins, William Wegman aux Etats Unis et beaucoup d'autres inventent toutes les possibilités de ce moyen d'expression, l'analysent, le détruisent, le dépècent, le magnifient, le ridiculisent, en tirent l'essentiel ou l'accessoire, bref entrent en lutte avec lui, les photographes, figés par le respect, le souci de faire du Grand Art à travers la photographie, sont d'une incroyable timidité. « Il faut savoir se mettre en danger » dit souvent Bram van Velde. Il y a beaucoup trop de prudence dans les petites audaces de la jeune photographie française.

La plupart de ceux qui ont attiré notre attention avec des tentatives qui nous semblaient intéressantes, susceptibles en se développant, en s'approfondissant, d'ouvrir sur quelque chose, se sont arrêtés en chemin soit qu'ils aient été à ce point satisfaits de leurs essais qu'ils ont estimé ne pas avoir à aller plus avant, soit qu'ils s'en soient senti incapables. A part Bernard Faucon et Eva



GLORIA FRIEDMANN

Klasson, et peut être un ou deux autres, je ne vois guère d'exception susceptible d'infirmer ce jugement.

l'esprit photo-club

On peut parler d'impuissance. Mais pour quoi, en soi, les photographes seraient-ils plus impuissants que les peintres ? C'est absurde. Je dirai qu'il y a une situation bloquée. Pour parvenir à la débloquent il faut analyser les causes du mal, les raisons de cette langueur étrange qui paralyse la photo, qui l'empêche d'être plus que cet *art moyen* dont parle Bourdieu.

Ces causes sont multiples mais elles peuvent s'articuler autour de deux grands axes (et même d'un troisième qui est de s'aveugler au point de ne pas avoir conscience de l'existence de ce mal) : la persistance de l'esprit photo-club et l'ignorance de l'art actuel en général.

La première raison peut faire sourire : plus personne n'ose sérieusement se réclamer aujourd'hui des photo-clubs... Et pourtant au début des années 70 (il n'y a donc pas si longtemps) leur influence était grande encore. Elle n'a pas disparu du jour au lendemain. Non. Elle est plus diffuse, plus insidieuse... En outre, ceux qui animèrent ces petites académies où l'on communiait dans le culte des règles de la composition classique ne se sont pas évanouis dans la nature. On les retrouve un peu partout dans toutes sortes de jurys, de commissions, d'organes